

**Communication au séminaire de Mireille Delbraccio :
Pratiques d'écriture, E.N.S., CAPHES. 4 avril 2011**

LES ARPENTEUSES DE L'AUTRE (,) LANGUE

Pourquoi ce titre, dont il m'apparaît que la scansion peut être double : d'une part, si je lis la phrase en continuité, il s'agit pour moi de parler ici de ces écrivains qui ont « arpenté » (au sens géométrique de l'arpentage d'un territoire) une autre langue, leur langue à chaque fois singulière dans son dire ; mais il est une seconde lecture qui temporalise différemment le titre : les arpenteuses de l'autre , langue... (et je pense à l'erreur commise lors de l'édition de l'ouvrage de Luce Irigaray, *Speculum de l'autre, femme*,⁽¹⁾ où la virgule est effacée... ce qui constitue un contre-sens). Mais ici, dans ma proposition, il s'agit bien d'entendre les deux lectures : entendre cette « fabrication » (ainsi que Wittig, dans *Le Chantier littéraire* (2), parle de fabrication) d'une langue dés-altérée du Même, et entendre dans la même écoute le corps-à-corps avec cet Autre qu'est la langue. Autrement dit, comment (s') écrire (en) une autre langue dans cet Autre qu'est la langue ? Ainsi en est-il de ces praxis écrivantes dont j'ai choisi de parler dans un parcours allant de Monique Wittig à Michèle Causse.

Sans doute convient-il de rappeler le pré-supposé de ces œuvres - pré-supposé de tout œuvrer-en-écriture. La langue est le tout-monde, elle fait le monde, i.e. elle est ce en quoi toute perception s'inaugure. Elle est le lieu imposé de toute reconnaissance, le « contrat social » dont parle Wittig. Dès lors, il s'agit du statut ontologique de ce qui est dit « la réalité ». Comme l'écrit F.Wolff dans *Dire le monde* : « Sans doute avons-nous en partage ce que nous appelons la réalité... et cette réalité est d'emblée identifiée à ce qui nous semble être « le monde » . Mais si le monde-réalité nous précède comme condition native et irréductible, nous ne pouvons échapper à une interrogation radicale : elle porte – et il y a là une évidence – sur l'institution de ce qui est donné comme naturalité et qui se révèle être illusion de naturalité. »⁽³⁾ Ce monde-réalité est un mode d'attributions et de distributions - auquel on adhère - dans l'acquiescement à cette figure donnée comme toujours-déjà-là. La langue est ainsi ce à quoi je suis sommée d'acquiescer pour devenir sujet-dans-le-monde. Et, comme je le disais précédemment, pour être reconnu(e). Double reconnaissance, en fait : se reconnaître dans ce que nous appellerons provisoirement une identité, et être reconnu(e) dans cet être-là. Or toute reconnaissance renvoie à un système de différences, à un katègorein. Si la langue est le sol du penser, elle est un dire qui pense toute pensée avant même son déploiement. Par là, elle est le recouvrement de ce qui serait dif-férance. Au sens où Derrida l'entend, par exemple dans ces lignes de *La voix et le phénomène* « Le mouvement de la différance ne survient pas à un sujet transcendantal. Il le produit. » La différence annule le différer. Dès lors, la décision de s'écrire est indissociable d'une mise-en-questions de la prescription linguistique à être-tel ou telle. Ce qui lie les écrivains dont je parle, Wittig ou Causse, c'est ce questionnement. Et nous verrons pourquoi leur écriture et leur questionnement ne font qu'un, quelles que soient les formes de cette écriture. Le projet est donc ici de les entendre en suivant les lignes de force de leurs œuvres respectives, d'entendre ce qu'elles ont descellé dans ce combat de Titans avec leur propre matériau. Ce qu'elles ont fait advenir en recherche de nouvelles articulations, dans l'affrontement avec les catégories du logos : ainsi en est-il de la subjectivité, de la corporéité, de l'identité et, au bout du compte pour M.Causse, de la pro-nomination de soi contre l'imposture des prononciations obligées. C'est en ce sens que j'ai nommes ces arpenteuses de l'autre langue : écrivains noétiques... parce qu'il y va, pour chacune, de ce que les Grecs appelaient *noûs*, cette expérience de pensée où la distance du sujet et l'objet est annulée... Moment de l'écriture qui est bien praxis noétique... qui est bien, dans la lettre, la manifestation d'une autre éidétique ou, tout au moins, sa proposition. Autrement les enjeux de ces écrivains sont uniment littéraires, poétiques, épistémologiques et politiques. C'est là mon hypothèse de travail.

I Au commencement, pour chacun(e), une question qui ouvre le chantier : comment écrire au lieu même de son annulation, si l'on est l'in-nommable ou l'in-nommée de cette langue ? comment se pro-nommer là où tous les énoncés ont déjà fait taire « qui » parle ? « Le langage est une législation, la langue en est le code »,écrit R. Barthes. Et sans doute est-il admis – doxa dont les effets ne font étendre que leur ombre - que les registres du discours sont registres du

Même, et que la ruse du logos est précisément d'instaurer en son sein la possibilité de la différence, la possibilité de l'altérité. Mais toute différence, comme toute altérité, suppose la pré-séance de ce dont elle est différence. C'est pourquoi l'aporie est la loi de l'écriture pour celles qui s'y risquent. Aporie que je formulerais ainsi : soit j'écris en endossant la figure de l'universel (et l'universel est un masque, nous savons de quoi...), soit j'écris en affirmant ma différence, mais cette différence n'est que la concession du Même à l'autre dont il a décidé.

Ce qui, à chaque fois, signifie une im-posture (au sens strict : absence de posture) (4) Imposture que paradoxalement peut-être les penseurs de la tradition dé-notent à leur façon. Ainsi Heidegger, dès *Sein und Zeit* (5), fait de la langue l'obstacle majeur interdisant le séjour RADICAL dans l'ouverture qui est le signe même de la pensée. Il ne s'agit pas ici de confondre l'ontologie de la langue heideggerienne (6) et le « chantier » des écritures qui nous occupent ; mais de ne pas être à l'obscur de ce qui hante, peut-être contre son gré, la tradition du logos. Tradition que Wittig ou Causse affrontent dès lors qu'elles se mettent à l'œuvre, à leur œuvrer cerné de tous côtés par ce qui les néantise. Et ce qui est d'abord néantisé, dans la pratique écrivante, c'est la voix d'une subjectivité, de cette identité aux prises avec sa confiscation. J'utilise ces concepts - subjectivité et identité - dans une acceptation provisoire de leur sens, puisqu'ils sont évidemment un enjeu fondateur de l'écriture. Qui a puissance et effectivité de dire et d'écrire ? car celles qui écrivent ici se sont mesurées à une double négation : leur négation en tant que sujet « corporéisé », c.a.d. sujet privé de son être singulier désirant, et singulièrement désirant, réduit à une sexuaction et à un genre assigné, et leur négation en tant que sujet épistémique, puisque l'appartenance à un système genré les prive de leur posture de pensée et de sentir.

Il convient évidemment de lever une ambiguïté : ni Wittig ni Causse ne se réclament d'une « écriture féminine », elles endéconstruisent, au contraire, le malentendu, relevant d'un contre-sens essentialiste ou d'une répétition du Même.

Pour autant, leur recherche est recherche d'un sujet, d'un pro-nom capable de prendre en charge la venue-à-la-parole. Il me semble nécessaire de rappeler ce que M.Wittig expose dans l'ouvrage récemment publié, *Le Chantier littéraire* (7) (qui fut d'abord un mémoire présenté en 1986 à l'EHESS sous la direction de G. Genette, mémoire qu'elle a ensuite constamment retravaillé) : elle y définit sa position d'écrivain et elle la définit à partir du processus « concret » de son écriture, prenant ses œuvres à témoin, telle l'artisan qui dit sa pratique en présentant son résultat. Les positions qu'elle prend – dans un constant hommage à Nathalie Sarraute – ne vont pas sans problème ; mais elles sont un éclairage incomparable de ce moment-charnière qu'elle constitue. J'en retiendrai trois points d'ancrage (en jouant peut-être, comme elle le fait, sur cet ancrage qui est aussi un encre, matériellement).

· En premier lieu, ce principe : les écrivains sont « des fabricateurs de cheval de Troie » (8), et plus loin : « Toute œuvre de forme nouvelle fonctionne comme une machine de guerre (...) Tout travail littéraire(...) s'effectue en territoire hostile dans lequel il apparaît étrange, inassimilable, non-conforme. Puis sa force (sa polysémie) et la beauté de ses formes l'emportent. » (9)

· Le deuxième point essentiel est l'usage de la notion de « contrat social » : dans une référence à Rousseau qui, selon Wittig, est le premier à refuser de reconnaître comme DROIT « le droit du plus fort », elle déploie à plusieurs niveaux l'Idée (au sens kantien, pourrait-on dire) du contrat. L'espoir d'association dans l'égalité et le respect de tous ne s'est pas réalisé ; à ce contrat idéal s'est substitué un « contrat bâtard » qui occulte sa propre structure. Et ce contrat est un « contrat d'hétérosexualité », qui « recouvre complètement la notion de contrat social » (10) ; il est l'évidence dans laquelle nous devenons sujets-parlant. Et, puisque tel est le registre qui nous intéresse ici, il est l'espace d'étouffement du sujet se constituant en lui. N. Sarraute, dans son œuvre « toute entière du côté du langage » met-à-nu la « duplicité » du langage, « ce qui selon le pacte premier fonde le JE en tant que libre le tient dans le même mouvement pieds et poings liés (...) le langage est un leurre ». (11)

· C'est pourquoi cette dénonciation du double contrat social conduit à un troisième point : « la marque du genre » (selon l'appellation des grammairiens). « Le genre en tant que concept, exactement comme sexe, comme homme, comme femme, est un instrument qui sert à constituer le discours du contrat social ». (12) Ce que Wittig développe ici –quelles que soient, à mon sens, les ambiguïtés inhérentes à son approche curieusement idéaliste d'un langage brut- éclaire sa pratique d'écriture, en donne les outils, ceux qui nous permettent de la voir à l'œuvre. Car elle revendique, contre une réduction opérée

par les sciences du langage, travaillant dans l'APRES, et sans doute nécessaire, le point de vue de l'écrivain, qui travaille dans l'AVANT.. le point de vue de la « fabrique », l'espace de l'atelier, sa matérialité, son bricolage. « J'appelle chantier littéraire l'espace chaotique où se fabriquent les livres. C'est l'atelier des peintres (un chantier) espace à la fois concret et abstrait. » (13) Or, comme nous l'avons dit plus haut, ce que fabrique l'écrivain, c'est un cheval de Troie : entrant dans la cité, dans le système imposé des catégories langagières pour en déconstruire l'ordre. Et cela se joue, pour Wittig, dans la pro-nomination. Je retrouve la question qui est notre fil conducteur : comment SE nommer dans une langue qui en exclut précisément la possibilité, une langue qui est la suffocation du sujet sommé de se dire-tel-ou-telle ? Les pronoms personnels mettent en œuvre le genre, et le dissimulent dans le même mouvement. D'où le paradoxe : bien que les grammairiens décrivent deux genres, la marque ne s'applique qu'au féminin. « En grammaire de l'écrit, on pose en effet que la forme du féminin dérive morphologiquement du masculin. La forme du féminin étant dite dérivée, on parle de « forme marquée » ; la forme du masculin est par opposition dite « non marquée ». (14) La conséquence en est évidemment que le genre masculin vaut pour l'universel et l'abstrait. Il y a là, écrit Wittig, « un acte perpétré par une classe contre l'autre et c'est un acte criminel. » (15) En ce sens, l'écrivain est celui -celle...- qui revient sur la scène du crime, la scène des catégorisations, s'y découvrant l'exclu(e) de la souveraineté du sujet, s'y découvrant dénié(e) là même où elle devait se constituer.. La scène de l'écrire est donc cette scène de crime appelée langue.

« La possibilité de dire JE , c'est pour tous les individus la possibilité de se parler, de se concevoir au-delà des genres. » (16) Telle est la thèse wittigienne que prend en charge son œuvre littéraire. Et elle est explicite à cet égard : « Qu'il me soit permis de mentionner ici que les pronoms personnels et impersonnels sont le sujet, la matière de tous mes livres. » (17)

Ces considérations théoriques me paraissent donc nécessaires pour lire ces arpenteuses de l'autre(,)langue dans leur site propre et dans la difficulté même de leur aventure. Aventure qui témoigne d'abord de ceci : chacun(e) se trouve rattrapé(e) par l'injonction identitaire, contre son gré ou, peut-être, dans une évidence : se dire là où les traversées de la vieille ontologie du sujet ont été accomplies. Nul(le) ne parle désormais dans la fiction glorieuse de son essence. Les catégories de l'onto-théologie sont prises pour ce qu'elles sont : les récits fantastiques d'une épopée appelée à faire-monde. Nous nous tenons dans ce savoir-là , dans ce moment premier où sont rompues les antinomies normatives : être/devenir, essence/ apparence, profondeur/surface, dedans/dehors... Le moment des « hégémonies brisées » , pour reprendre le titre du bel ouvrage de Reiner Schürmann (18).

Mais comment s'y tenir ? Dans quel renoncement ? Ou dans quel combat pour se re-nommer, pour que le JE dans sa différAnce advienne ? Advienne dans la substitution d'une logique des flux à une logique des consistances/permanences. Si nous ne renonçons pas à l'être-sujet (quelque soit l'aporie de l'expression ou son intime défaillance), si nous lui accordons ce droit à (n)'être, alors il faut, comme Wittig, comme Causse, interroger les déconstructions dont nous héritons, interroger ce qu'elles recouvrent, c.a.d. ce qu'elles laissent dans l'ombre. Entendons ici la voix de la philosophe américaine Donna Haraway , en appelant dans son Manifeste Cyborg à « des frontières transgressées, des puissantes fusions et des dangereuses éventualités. » (19) « Les identités semblent contradictoires, partielles et stratégiques. » Substituons « la coalition – l'affinité plutôt que l'identité ». (20) Travaillons à des épistémologies ne produisant plus des « taxinomies policières ». Je dirais : travailler à se nommer sans se défaire de sa posture singulière, mais sans figer cette posture en essence normative. Oser le JE, et oser le JE SUIS, mais dans le refus des prédicats, i.e. des anticipations prescriptives. Comment l'écriture de Wittig, de livre en livre, court-elle le risque d'une autre prononciation de la subjectivité ? Comment M.Causse, à travers toute son œuvre, cherche-t-elle ces « défigures de soi » pour construire l'ultime pro-nom ?

II _ Monique Wittig : « ce qui a cours ici n'a pas de nom pour l'heure »

L'œuvre de Wittig répond, de part en part, à l'image que j'ai donnée initialement, celle d'un arpentage de la langue , c.a.d. plus précisément ici, de la littérature déjà-là. Elle puise sa substance dans les ressources de la littérature et dans les différents genres (au sens académique du terme) de cette littérature. Elle s'en nourrit – nous verrons comment - dans une vision qui « oscille entre métissage, subversion et abolition ». (21) Ainsi ses livres, de *L'Opoponax* à *Virgile, non*, en passant par *Le Corps lesbien*, démontent-ils « les grandes machines épiques, tragiques, comiques, romanesques » (22) et poétiques. Autrement dit, elle prélève des éléments dans un genre pour en construire la subversion

intertextuelle et dialogique selon la classification de Dominique Bourque (23). Il est entendu – elle l’a toujours dit - que sa dette à l’égard du Nouveau Roman est évidente.

Mais qu’est-ce qui fait penser et écrire Wittig ? Nous en avons posé les prémisses méthodologiques. Son œuvre est l’ultime moment pour sortir de cette langue que Michèle Causse a conceptualisée comme « androlecte » (24). Wittig écrit pour dénoncer le « sexage », cette obligation à un régime désirant qui a pour paradigme le couple aner/gynè, et pour corollaire l’interdit-d’être-sujet de celles dites-femmes. Elles ne sont nommées et ne se nomment qu’en relatives-génitives. Qu’on se souvienne du Cratyle platonicien :

« SOCRATE : Si l’on te demandait quels sont à ton avis ceux qui donnent les noms : les plus justes, les plus sensés ou les plus insensés ?

HERMOGENE : Il est clair que je répondrais les plus sensés.

SOCRATE : Or, à prendre le sexe (genos...) en général, est-ce les femmes qui, dans les cités te paraissent être les plus sensées ou les hommes ?

HERMOGENE : Les hommes » (25).

Les hommes – au sens partitif des andres - sont les seuls logothètes : leur point de vue fait-universel dans l’oubli même de sa provenance. La rupture wittigienne est d’abord la mise-en-cause de l’universel et de la prononciation de soi dans tout discours verrouillé par les catégories de genre. Le projet de son premier livre, *L’Opoponax*, est de « travailler autour d’un pronom indéfini (non marqué par le genre) avec un thème (l’enfance) qui se prête bien (comme on dit les romans d’apprentissage) à l’apprentissage d’une forme qui soit au-delà des genres. » (26) Elle veut faire « tendre à l’universel » un groupe relégué dans le langage à une sous-catégorie ; ce pronom n’a « ni genre ni nombre », et l’inscription subversive de ce ON dans la forme romanesque annule la division sociale des sexes. Bien entendu, contre les grammairiens opérant le glissement du ON à la forme masculine du singulier, le ON wittigien est cet in(dé)fini de la transgression des genres, cet in(dé)fini qui lui donne « accès à un langage dont rien (et surtout pas le genre) ne vient troubler l’usage. » (27) Dans ce premier roman – si je garde l’appartenance classique à un espace littéraire- Wittig a déjà accompli la rupture que l’œuvre à venir ne cessera d’approfondir : cette subversion de tous les récits canoniques dans des montages inter-textuels, cette lutte pour dévoiler « l’autre côté de la langue ».

Mais cette lutte qui est l’écriture même est une lutte politique, et sa mesure en est la phrase (provocatrice...) – initialement prononcée par Jill Johnston, reprise par Wittig - : « une lesbienne n’est pas une femme ». Celle qui écrit alors pose une non-identité comme condition d’accès à la subjectivité jusqu’alors empêchée. Je réponds à la question posée plus haut : qu’est-ce qui fait écrire et penser Wittig ? Sans aucun doute la nécessité de se nommer comme n’étant pas l’autre du Même, la nécessité de dénoncer l’impossibilité à être et à dire selon les voies assignées. C’est pourquoi la non-identité qu’elle pose, dans sa radicalité, doit être bien comprise : si les lesbiennes ne sont pas des femmes, c’est que si elles l’étaient, elles participeraient à ce qui les nie, elles apparaîtraient endé-viantes sexuelles, digérées à plus ou moins long terme par cette vertu ambiguë que l’on appelle tolérance. (je laisse ici en suspens les questions que pose de toute façon ce que Judith Butler appelle le fondationnalisme de Wittig... Cette recherche d’une figure paradigmatique qui relèverait encore et toujours de l’onto-théologie...)

Wittig théorise la possibilité d’un sujet Autre, et écrit la fable de cette théorie. Dominique Bourque l’a parfaitement analysé : « M.W. s’attache spécifiquement (...) à faire entendre la voix d’êtres qui n’ont pas la parole ou dont la parole ne peut s’inscrire qu’en porte-à-faux par rapport à l’ordre discursif dominant, tels les enfants, les féministes et les lesbiennes politiques. Ainsi Wittig (...) se penche (...) sur les modes d’articulation d’une parole propre dans un « contre-texte ». (28)

Le Corps lesbien donne visibilité à un corps désirant dé-marqué des significations convenues. Les figures du Corps lesbien sont empreintes de l’imaginaire sapphique - au sens strict, elles en sont les empreintes- , d’une mythologie dont elles sont en même temps le détournement iconoclaste. La loi des textes est celle de l’agôn : « Dans cette gehenne dorée adorée noire fais tes adieux m/a très belle m/a très forte m/a très indomptable m/a très savante m/a très féroce m/a très douce m/a plus aimée, à ce qu’elles nomment l’affection la tendresse ou le gracieux abandon. Ce qui a cours ici, pas une ne l’ignore, n’a pas de nom pour l’heure. »(30)

D’entrée nous sommes ici dans ce qui toujours appelait le nom caché : le corps s’écrit au « J/E », en pronom schizé, dernier signifiant des In-signifiées avant d’entrer dans un plan d’immanence nouveau

(31). Car dans *Le Chantier littéraire*, Wittig rappelle le « pari » du Corps lesbien : « triompher des mots très prenants de la pornographie », faire apparaître « un corps de mots décrivant le corps humain dans ses termes cliniques et médicaux », pour « démontrer que la réalité physique (la nature) et la réalité des mots n'ont rien à voir ensemble. »

Conversion des registres... Il y a une anatomie wittigienne qui est redoublement du tomos (33) : une sorte de chirurgie sacrée où le désir réinvestit les membres dispersés des amantes, les corps organiques. Dans un mouvement panique, le sujet ne surgit ici que dans la loi de sa négation, de sa scission : je ne serai toute que dans l'agôn de ma totalité.

(Dans *La pensée straight*, Wittig écrit ceci, que J. Butler considère comme un symptôme d'appartenance à la tradition onto-théologique : « aucune femme ne peut dire JE si elle ne se prend pas pour un sujet total – c.a.d. sans genre, universel, entier. »)

Le sujet du *Corps lesbien* est barré : la schize est mémoire du désastre et point aveugle d'un avenir. La schize est l'entre-deux, entre la proto-histoire qui la fonde et l'horizon qui, une fois rejoint, lui substituera le pronom libéré... Ici encore absent.

Cette écriture qui est dialogue avec les mythes, avec les textes de la tradition (d'Homère à Dante, et dans l'initium sapphique) désorganise les sujets clos et fait-science des images. Ainsi, dans l'ouvrage paru en 1969, *Les Guérillères* (34), Wittig use du seul pronom pluriel ELLES ; elle donne à lire une collectivité de plurielles qui n'avait jamais existé dans les textes. Voici ce qu'elle en dit dans *Le Chantier littéraire* : « *Les Guérillères* a été constitué à partir d'éléments prélevés dans le genre épique et la geste est indiquée typographiquement dans le cercle : il y a les éléments de merveilleux païen (les déesses), il y a un héros héroïque, il s'agit d'un héros collectif tenu par une personne grammaticale. »(35)

Stratégie textuelle et stratégie épistémique : ELLES est le corps désirant de sujets irréductibles à leur genre destinal. L'écrivain soustrait les lesbiennes (mot synonyme d'injure ou d'impossibilité conceptuelle) au monde des « vraies femmes » pour les faire surgir, agir, aimer, penser, parler en origynelles.

« Elles disent, prends ton temps, considère cette nouvelle espèce qui cherche un nouveau langage (). Elles disent qu'elles ont rompu avec la notion de dedans et de dehors (...) Elles disent qu'il n'y a pas de réalité avant que les mots les règles les règlements lui aient donné forme (...) Elles disent qu'en premier lieu le vocabulaire de toutes les langues est à examiner, à modifier, à bouleverser de fond en comble, que chaque mot doit être passé au crible. » (36)

Dans *Les Guérillères* comme dans *Le Corps lesbien*, ces deux œuvres emblématiques que j'ai choisies ici, Wittig conserve les deux formes pronominales de l'androlecte, en les supposant réconciliées, voire égales (cf. la fin des *Guérillères*). Il ne s'agit pas, en ce sens, d'une grammaire de la différence, précisément parce qu'elle met en relief une grammaire de la différence. JE, TU, ILS, ELLES, ON, existent toujours selon l'acception classique, et l'usage qu'en fait Wittig n'en reste pas moins orthodoxe linguistiquement. Elle n'attente pas à la langue en affectant aux lesbiennes le pronom « elles ». En revanche, le fait d'attribuer des prédicats et « événements » non dévolus généralement à ces non-sujets que sont « elles » est bel et bien une atteinte au sens commun, au « ça va de soi ». Elle altère – en guérillère – le champ conventionnel de l'amplitude des elles, leur donne des ressources qu'« elles » n'avait pas.

Dans des textes dits « parasites » (rassemblés dans *Paris-la-Politique* (37)) Wittig se déprend de l'épique et de l'utopique, de l'enchantement des « ELLES » et met en scène des « CORPS » : Le Jardin (38) et Les Tchiches et les Tchouches(39) sont les paraboles de l'oppression, de la déréalisation d'une partie des humains (terme absent, bien sûr). Dans Le Jardin, les corps opprimés - dotés de queue de sirène - doivent, tout comme les Tchiches hâves et estropiés, supporter divers dominants (êtres, singes, nourrices) dont la figuration remplit une fonction uniquement politique : sévir, exploiter, aliéner. Les corporités difformes, inédites sont l'in-nommable de ce qui crève les yeux. Wittig, une fois de plus, dé-territorialise les devenirs attendus, tisse des agencements inédits. Elle crée, dans la langue majeure, les lignes de fuite d'une « langue mineure » au sens deleuzien (40). Les paraboles wittigiennes (et il en est ainsi chez M. Causse) sont l'ajointement du narratif et du théorique, en écho avec cette formulation de F. Wolff : « C'est en cherchant à dire ce monde que s'en inventent d'autres ». La liberté textuelle engendre libertés existentielles et conceptuelles. Quelques lignes significatives du Jardin : « (...) les livres des ETRES ne mettent jamais en cause l'existence des corps telle quelle et

à la base de leurs systèmes apparaît comme fondement et différemment nommé ce que les corps appellent servitude. Quelques-uns des corps affirment pouvoir utiliser les concepts mêmes des ETRES pour perturber leurs systèmes dans leur ensemble. » (41)

L'œuvre de Wittig est ce moment instituant qui met en question l'autorité d'un universel-sujet-de-et-dans le langage. Moment-charnière, moment du cheval de Troie introduit dans la cité. Cela veut dire : invitation ou convocation à poursuivre l'aventure, à inventer les écritures désormais en puissance de leur symbolique ; cela veut dire, enfin, pour celles en recherche de nomination, ne plus se nommer dans la négation, mais aller jusqu'au bout de la défaillance pronominale. S'éloigner des « ILS » et des « ELLES ».

C'est donc ici que j'inscris cette arpenteuse noétique que fut M.Causse.

III Michèle Causse : « Combien faut-il d'années-lumière pour être en mots de soi ? »

Qu'est-ce qui joint et dis-joint la parole mytho-poïétique de Wittig (reprise de Sappho) et la parole fabulaire ou intime de M.Causse ? Sans aucun doute la lutte - l'agôn - avec une langue qui a toujours inter-loqué (42) celles qui la parlent. De cette œuvre je dirai d'abord qu'elle est poly-phonique... polyphonie à la fois interne à l'écriture, et en particulier aux fables, puisqu'y sont convoquées « les oubliées de l'oubli », celles que nous avons aussi nommées, dans notre ouvrage commun, « les exilées de l'universel abstrait »(43), et polyphonie des registres de discours, dans la mesure où M.C. a traversé les « genres » (fiction, théâtre, essais, poésie) tout au long de sa vie. Dans cette polyphonie est tenue une double exigence : dénoncer le logos dominant, le mettre-en-crise et, en même mouvement, inventer une langue. L'unité de l'œuvre est là, dans la tenue-ensemble du critique et du poétique, dans la nécessité d'entendre, au sein même des fables - *L'Encontre, Les Voyages de la Grande Naine en Androssie* - le murmure d'une conceptualité actualisée dans les textes théoriques.

L'atelier d'écriture de M.C. était sa vie, sa vie était atelier d'écriture... et pour elle le chantier littéraire est cette expérience noétique que j'ai évoquée. La praxis écrivante est d'abord refus des binarismes obligés, récusation de la distanciation constitutive du théorique... Car le noétique en appelle à une autre modalité du Voir, à un autre regard où le vertical et l'horizontal sont dés-ordonnés...et où, dès lors, les articulations déterminantes de la subjectivité, du corps, du désir et du dire sont à inventer. Faire-voir ce que cache le voir, ce qui fait voir dans l'oubli de son être-situé.

Dès ses premiers textes fabulaires, les motifs (au sens musical et textile) sont là : recherche d'une trame, de ce que les Grecs nommaient melos. Le melos, c'est le faire-corps de la langue, du rythme et de l'harmonie ; l'articulation, c'est ce qui concerne le corps et le sens, ce qui décide des mouvements, de leurs possibles et de leurs impossibles. Telle est la noétique de M.C., ce qui ajointe le penser et l'écrire en nouvelles chorégraphie sémantique. Elle nous propose d'autres optiques. Sans doute, (), livre de la dyade amoureuse est-il l'épiphanie de cette optique, le face-à-face des amantes étant dévoilement de « cette science insue d'un visage morphè sans logos nos apparences produisant un savoir Voir que l'Apparition seule a ménagé. » (44) « Esse est percipi », rappelle M.C. dans *Les Oubliées de l'oubli* (45) ,pour qu'advienne « une subversion cognitive : une conversion de la vision du monde. » Car, nul(le) ne l'ignore : tout est langage. Pas de sujet hors langage et pas de réalité sans la fiction interprétative du langage, donc pas de réalité sans les articulations prescriptives de ce langage. M.C. initie une autre herméneutique et ce travail l'occupera entièrement, jusqu'à notre ultime ouvrage.

Pour Causse comme pour Wittig, l'écriture est toujours la lutte de qui veut être-sujet(te) avec le langage qui l'assujettit, avec la vision qui l'aveugle... Donc une lutte pour des prononciations de soi in-ouïes dans le « soliloque » qu'est le langage, « institutionnalisation d'une subjectivité (d'un corps et d'une pensée) sexuée au masculin. » (46)

C'est pourquoi sa première fable, *L'Encontre* (47) constitue le moment epochal (48) de cette subjectivité : la pratique du suspens est fondatrice, pour qui se refuse aux « postures prostrées » de l'ordre dominant. *L'Encontre* est le livre d'un JE qui se voit en « tas informe minéral végétal animal », livre qui s'ouvre ainsi :

« Mon tas

/ Je tas tas du moi je me tas (...)

Mon tas est regard

/ camera eye enregistrant et n'osant davantage/ »(49)

Le tas est la première figuration de ce qui est nécessairement en défiguration de soi pour se mettre-au-monde. Si le JE de *L'Encontre* est tas, c'est qu'il a refusé l'identité. Sa propre construction est de

se défigurer en tas et d'énoncer ainsi la morcellisation qui préside à l'existence de chacun. « La logique du tas » est celle de l'être-au-monde terrassé par le monde tel qu'il est, un monde régi par la « loi de l'Echelle ». M.C. – dans une proximité beckettienne qu'elle a toujours affirmée - met en opposition « les corps grimpeurs », consentant aux ascensions imposées, ces corps dont le vertical est la mesure, au JE/ tas rebelle à l'uniformité. Le motif insistant de l'œuvre de M.C. est déjà là : cette topique qui est une allo-topie, une récusation de la verticalité au profit d'horizontalités nomades.

« Sur chaque Echelle est juché un corps.

Chaque corps est pétri d'un vouloir unique : gagner de la hauteur (...)

L'Echelle reste toujours en place (...)

Nul n'ignore que l'Echelle est conçue de telle sorte qu'il soit impossible à quiconque d'en déceler a priori les mystères (...)» (50)

La montée des Echelles est obligation pour qui veut devenir sujet. Et sur ces échelles, il est deux catégories de corps, « dites aussi genres , celle des protubérances antérieures supérieures ou P.A.S. et celle des protubérances antérieures inférieures ou P.A.I. ». Une loi explicite donne évidemment aux P.A.I. l'autorité, le choix des modalités de l'escalade. Il y a donc ici une contestation ironique de l'anatomie, et déjà la quête d'une corporéité rebelle à toute essentialisation réductrice. Dans *L'Encontre*, la figure du tas est bien posture d'un sujet qui défait les liaisons imposées, quidés-articule. Le tas n'est aucunement la neutralité de la corporéité, il est au contraire, dans le suspens, dans l'épochè, le refus de ce neutre. Décision dont les V.G.N.A., comme Défigures du soi, répondront. Le corps de ce JE/tas subit d'ailleurs des mutations imprévues (51) selon ses différentes inadaptations au monde ; le tas fait-rhizomes de son inassignations aux catégories. L'allégorie causséenne est puissance conceptuelle et moment jubilatoire : une subjectivité définitivement singulière est venue-à-la parole, hors de la pathologie infusoire des différentialistes, encore une fois en rupture avec les essentialisations rampantes. La résistance du JE/tas à l'ordre politique (au contrat dont parlait Wittig) se fait évidemment dans le langage, car « chacun sur son Echelle ne parle qu'un sien langage semblable pourtant à tous ceux des corps juchés sur les échelles(...) Seules les simples données de l'Echelle

/ constantes des bras montants pièges barreaux coulisse queue tête /

Sont par tous dénommées et appréhendées. Mais nul engagé dans son mouvement

/ascendant rectiligne accéléré / ne s'aventure dans l'exploration des autres

langues. » (52)

Car M.C. sera toujours l'écrivain de la désarticulation, épreuve à la fois noétique et organique, condition de possibilité du sens et des sensibilia.

L'écriture est le corps de la désarticulation du corps.

Sa grande fable (parue en 1993), *Voyages de la Grande Naine en Androssie*, énonce les avatars d'un sujet non assagi qui, usant du double pouvoir de dé-territorialisation et de parole, s'auto-origine et dresse procès pour entraves à son advenir. L'héroïne, la Grande Naine, se met en quête d'un lieu, d'une parole ; qui la rendent « souveraine ». Le lieu de naissance : « d'où suis-je ? » (53) est d'emblée identifié comme comme lieu d'exil, et l'odyssée est celle d'une anormale nomade : au commencement, elle est corps rampant (toujours le motif de l'horizontalité) et sa corporéité émerge peu à peu dans une suite de combinatoires désirantes.

« Au début elle rampe. Reptile (...)

A l'âge de 5 ans 5 mois 5 jours elle a une mission une prémonition alors s'enfuit pour la première fois Anormale en Animalie (...) Le Grand Aboyeur jappant à ses trousseaux pour la punir de ces paroles évide la tête de mots (...) Elle perd aussitôt toutes ses langues n'en gardant qu'une bifide au-dessous d'un bifront tout en bosses. Au même moment lui pousse une patte blanche. » (54)

La fable fait-images de ce road-movie dans le corps et dans la langue, par le corps et par la langue. Cette «orpheline desorigynes » est à «elle-même son commencement », elle dé-range le corps organique , elle dé-genre les anatomies. Et elle est puissance (potestas, enfin) de nomination. Je rappelle la phrase de Nietzsche, mise en exergue d'un chapitre de Requiem : « Les originaux ont été aussi les nommeurs. » (55) Ce pouvoir de nomination confisqué aux « femmes » - cf. le Cratyle - , la Grande Naine le ressaisit. Elle dé-nomme pour re-nommer. L'avant-texte des V.G.N.A. présente un tableau classificatoire des êtres constituant l'Androssie (tel le mythe d'Aristophane dans le Banquet platonicien décrivant trois genres à l'origine...) : les Animaux, les Animales et les Anormales (56), autrement exprimés en ILS, ILLES et ELS ELLES. Déjà la recherche d'un autre pronom, échappant au

binarisme IL – ELLE , devient préoccupation majeure. Les Animales, les ombrifiées de ce monde, sont « tout en lèvres pour ne pas parler », et la Grande Naine, lassée de cet entourage, entreprend ce voyage qui n'est pas retour au mythe, mais périple vers ce qui n'a pas encore commencé d'exister. La Grande Naine est dis-génétique, au sens que donnait E. Glissant à ce terme. (57) Elle dit : « Quelle distance franchir pour me rapprocher de moi et de mes semblables en Anomalie ? » (58) Le road-movie est ontique : les tensions de délocalisation repérables chez la Grande Naine sont la littéralité d'une nécessité : fuir, de lieux en lieux, c.a.d. errer d'étrangeté en étrangeté, et construire la langue qui lui sera, seule, habitat. Elle invente cette langue, maëlstrom de toutes les langues perdues, explosion d'une éidétique libérée. Et cette langue parle au NOUS , puisqu'elle naît (sans doute une parenté avec le sujet collectif de Wittig) de ce NOUS : « Et ensemble elles donnent des noms aux choses qui encore en grand lacunaire ne sont pas nommées ni dé-nommées. » (59) L'intersubjectivité des Anomales est intersubjectivité désirante : la langue perdue – mais toujours-déjà-perdue – est langue amoureuse, langue des dyades, de leur face-à-face dévoilant. Il me semble évident que pour M.C. la subjectivité se constitue dans le désir, et précisément dans un désir historiquement voué à l'abjection ou à la fausse reconnaissance bienveillante. Ce désir là est ce qui la fait écrire, en provocation et incantation.

« On les entend qui fusionnent leurs langues en une (...)
 Elles sont tout en syllabes qui de l'oreille font orgues tour à tour (...)
 Elles sont en princeps les primes (...) A leur juste place d'un mot (...)
 L'une en estuaire de l'autre (...)
 Elles disent d'une voix première ce qui se taisait mourait d'être tu (...)
 Au commencement est Tu
 Tu sais qu'il manque à la vue des façons de voir (...)
 Tu est tout le temps dans la langue (...)
 Tu naîs de mon naître en toi. » (60)

La praxis écrivante ne saurait être qu'une inlassable recherche de l'autre langue, de cette langue que M.C. nommera plus tard : alphalecte (contre l'androlecte dominant, c.a.d. contre le langage toujours indexé en phi comme phallus selon la bible lacanienne : « Le phallus, c'est la signification, c'est ce par quoi le langage signifie, il n'y a qu'une seule Bedeutung, c'est le phallus »). L'alphalecte destitue la marque du genre ; une langue qui fait feu et sens des signifiants en attente... C'est pourquoi le dernier chapitre des V.G.N.A. se clôt sur les « Navigantes » : « celles qui disent : là où est la parole là est le lieu ; Et en tel lieu se tiennent ». (62) Mais – et telle est l'ultime phrase du livre - « rien n'est encore arrivé ». Comme pour Wittig, il s'agit d'aller vers une autre prononciation de soi. Le travail fondateur du dernier ouvrage osera un nouveau pronom dé-genré : UL. Premier sujet qui peut parler comme tenant d'une universalité non référée à la partition néantisante de l'un des deux termes, premier sujet d'une réorganisation du champ sémantique.

Ainsi : « UL est le sujet d'une nouvelle épistèmè : hors de la posture verticale de la maîtrise.

UL est le premier singulier qui ne soit pas le particulier d'un universel.

UL vit dans un monde où règnent des distinctions qui rendent possible l'existence indifférente des différences. C'est le contraire de l'indifférencié. Et du neutre. » (63)

L'écriture est un pari ontologique. Pour les arpenteuses de l'autre(,) langue, Wittig ou Causse, le narratif et le théorique s'instruisent l'un l'autre. Leurs polyphonies sont les voix de l'In-nommable, celles qui fissurent peu à peu la surface lisse du logos dans le chantier ouvert de l'écriture.

Katy Barasc, avril 2011

NOTES

(1) Luce Irigaray, *Speculum de l'autre, femme*, Minuit, 1974

(2) Monique Wittig, *Le Chantier littéraire*, P.U.Lyon- éd.iXe, 2010

(3) F.Wolff, *Dire le monde*, P.U.F., 1997, Préface

(4) Je me réfère au sous-titre de notre ouvrage : *Requiem pour Il et ELLE : les Sapiens ou la fin d'une imposture*(inédit)

(5) Martin Heidegger, *Sein und Zeit*, 1927

(6) Cf. Serge Botet, *L'ontologie de la langue chez le dernier Heidegger*, P.U.Strasbourg, 2010

(7) M.Wittig, *Le Chantier littéraire*, 2010 (8) *Ibid.*, p.40 (9) *Ibid.*, p.73-74

(10) M.Wittig, *La pensée straight*, Balland, 2001, p. 65-66-67-69

(11) M.Wittig, *Le Chantier littéraire*, p.65 (12) *Ibid.*, p. 132 (13) *Ibid.*, p. 77-78 (14) *Ibid.*, note 10 des éditeurs p.167-

168 (15) *Ibid.*, p.136-137 (16) *Ibid.*, p.139 (17) *Ibid.*, p.141

(18) Reiner Schürmann, *Des hégémonies brisées*, T.E.R., 1996

- (19) Donna Haraway, *Manifeste Cyborg, Exils*, 2007 (p.37) (20) *Ibid.*, p.39
 (21) Préface de Christine Planté in *Le Chantier littéraire* (22) *Ibid.*, p. 86
 (23) Dominique Bourque, *Ecrire l'inter-dit, L'Harmattan*, 2010 , p.23 et sqq.
 (24) Androlecte : « le langage sexisant et sexualisant que parlent tous les humains est appelé sexolecte. Le seul sexolecte existant est l'androlecte, passant pour neutre, et qui véhicule en fait la pensée, les visions et visées d'un sexe dit fort (mâle) au détriment d'un sexe dit faible(femelle), (...) élaboré par le détenteur du phallus,il instaure l'inégalité entre les animés de l'espèce humaine ». M.Causse, *Contre le sexage, Balland*, 2000.
 (25) Platon, *Cratyle* ,392b
 (26) M.Wittig, *L'Opoponax*, Minuit, 1964
 (27) M.Wittig, *Le Chantier littéraire*, p.142-143
 (28) D.Bourque, *Ecrire l'inter-dit*, p.145
 (29) M.Wittig, *Le Corps lesbien*, Minuit, 1973 (30) *Ibid.*, p. 7
 (31) G.Deleuze, *Qu'est-ce-que la philosophie*, Minuit,1991 : le plan d'immanence est « un plan de consistance, (...)un planomène. (...) Le plan d'immanence n'est pas un concept ni le concept de tous les concepts(...) Les concepts sont comme les vagues multiples qui montent et s'abaissent, mais le plan d'immanence est la vague unique qui les enroule et les déroule (...) le plan d'immanence n'est pas un concept pensé ni pensable mais l'image de la pensée. » (p.38)
 (32) M.Wittig, *Le Chantier littéraire*, p.108-109
 (33) Tomos, en grec, signifie coupure, partie découpée au scalpel...
 (34) M.Wittig, *Les Guérillères*, Minuit, 1969
 (35) M.Wittig, *Le Chantier littéraire*, p.86-87
 (36) M.Wittig, *Les Guérillères*, p. 189 à 192
 (37) M.Wittig , *Paris-la-Politique*, P.O.L, 1999
 (38) Publié initialement sous le titre : *Un jour, mon prince viendra*, in *Questions féministes* , 1978
 (39) Publié en 1983 in *Le Genre humain*
 (40) G.Deleuze, *Kafka*, Minuit, 1975 : « Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure. Mais le premier caractère est de toute façon que la langue y est affectée d'un fort coefficient de déterritorialisation. (...) Le second caractère des littératures mineures , c'est que tout y est politique. (...) Le troisième caractère, c'est que tout prend une valeur collective (...) (agencement collectif d'énonciation). » p.29 sqq.
 (41) M.Wittig, *Paris-la-Politique*, p.113
 (42) M.Causse, *L'Interloquée - Les oubliées de l'oubli - Dé-générée*, Essais, Trois, 1991
 (43) M.Causse-K.Barasc, *Requiem pour ILetELLE* (inédit)
 (44) M.Causse, (), *Trois*, 1987, p.17
 (45) M.Causse, *Les oubliées de l'oubli*, p.45 (46) *Ibid.*, p. 14
 (47) M.Causse, *L'Encontre, Des Femmes*, 1975
 (48) Epochè, en grec : suspension.
 (49) M.Causse, *L'Encontre*, p.9-10 (50) *Ibid.*, p.19-21 (51) *Ibid.*, p. 91 (52) *Ibid.* , p.25-26
 (53) M.Causse, *Les Voyages de la Grande Naine en Androssie*, Trois, 1993, p.19 (54) *Ibid.*, p.23-24
 (55) Nietzsche, *Le Gai Savoir*, §261
 (56) M.Causse, *V.G.N.A*, p.10
 (57) E.Glissant, *Traité du Tout-Monde*, Gallimard, 1997, p. 195
 (58) M.Causse, *V.G.N.A.*, p.43
 (59) M.Causse , *V.G.N.A.*
 (60) M.Causse , *V.G.N.A.*, p.181-182-183
 (61) M.Causse, *Contre le sexage*, Balland , 2000
 (62) M.Causse, *V.G.N.A.*, p.266
 (63) M.Causse- K.Barasc, *Requiem pour IL et ELLE*